LE RÉVEREND PERE MILLON

Au Très Révérend Père Monpeurt, Sous-Prieur du couvent de Saint-Jacques.

MON TRÈS RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Pourquoi m'avez-vous demandé d'écrire quelques pages à la mémoire du P. Millon? Ne sentiez-vous pas que l'émotion ferait trembler ma plume, comme elle me coupait la voix, lorsque, le jour de ses obsèques, vous m'avez prié de donner l'absoute?

Et cependant l'amitié qui m'unissait à notre cher défunt ne m'impose-t-elle pas le devoir d'écouter votre demande, et de dire tout haut en maîtrisant ma tristesse, quelques-unes des vertus de ce vieil ami, de ce noble et dévoué serviteur de la Province de France, que Dieu, dans ses impénétrables desseins, a brusquement rappelé à lui et ravi à notre affection?

J'ai connu le P. Millon depuis quarante ans bientôt. Je l'ai vu novice: fervent, austère et courageux. Il avait, pour venir à nous, renoncé d'un cœur vaillant à une vie douce et libre, sous la tutelle d'un oncle qu'il vénérait comme un saint et comme un maître, et près duquel il semblait destiné à grandir et à vivre, dévouant ses forces à l'éducation de la jeunesse chrétienne.

Je l'ai connu étudiant de philosophie et de théologie à Chalais, à Toulouse, à Saint-Maximin. Tous ses frères l'aimaient, car ils le sentaient bon et serviable. Tous ses maîtres,—le P. Escalier, le P. Potton, le P. Mathieu, le P. Trouche, le P. Chocarne, — le chérissaient jusque dans ses faiblesses, car ils le savaient doux et docile. Ses inférieurs le considéraient avec affection, car ils devinaient sa générosité. J'ai rencontré peu de natures inspirant plus de sympathie, nouant plus d'amitiés. Il était de la race des êtres bons, dévoués toujours, fidèles quand même et jusqu'au bout. Jamais il n'eût refusé ni un service ni un sacrifice. D'allure un peu haute, de formes vives et parfois brusques, il intimidait à première vue ceux qui ne le connaissaient pas: ces apparences n'étaient qu'un voile qui masquait et protégeait un cœur d'une bonté sans fond.

C'est par cette qualité native que l'Esprit de Dieu avait en lui élargie et exaltée qu'il se rattachait si profondément, si indissolublement à notre Ordre apostolique. Elle fut son meilleur génie dans l'exercice de son ministère, et, pendant plus de trente ans, elle lui assura partout un succès sans éclipse.

Ses débuts dans la prédication furent hésitants et pénibles. La chaire, l'auditoire, la parole publique lui faisaient peur. D'une sensibilité extrême, il était malade, inquiet, troublé à la seule pensée de prononcer un discours: qui eût jamais soupçonné tant de timidité dans cette nature d'un aspect si mâle, et tant d'hésitation dans cette âme d'un abord si résolu? Devenu maître de lui, il réalisa le type du prédicateur évangélique accompli. Son esprit net et pratique se complaisait dans les sujets de morale qu'il traitait, du reste, avec un grand sens chrétien, un tact parfait, une mesure impeccable, une finesse d'observateur pénétrant, et qu'il relevait volontiers d'un grain de sel bourguignon. L'Evangile était le livre où il puisait tous ses sermons: de là, le caractère si chrétien de sa parole, son influence si vraie sur les âmes, et ses succès de bon aloi, jamais discutés, jamais bruyants.

Il parlait avec un naturel que peu ont égalé, ce qui donnait à sa parole un grand charme. Nul n'a mieux compris et vérifié le mot du P. Lacordaire: le discours n'est qu'une conversation élevée. Aussi excellait-il dans les causeries, sans verser ni dans le mauvais goût ni dans la trivialité. Les auditoires distingués lui plaisaient plus que les foules; il y trouvait sans doute un théâtre plus approprié à sa nature, et un milieu qui favorisait mieux l'épanouissement de toutes ses qualités. C'est, en effet, dans les églises les plus aristocratiques de Paris, sainte-Clotilde et Saint-Thomas d'Aquin, qu'il a obtenu ses plus grands succès d'apôtre et qu'il a recruté et gardé autour de sa chaire une élite constamment fidèle et choisie. Il faut regretter que les instruction morales et évangéliques du P. Millon n'aient pas été recueillies: elles occuperaient sûrement une place distinguée parmi les œuvres des prédicateurs français au dix-neuvième siècle.

Malheureusement, le P. Millon n'écrivait pas ses sermons en entier. Le débutant dont la mémoire se troublait, apprit, devenu maître, à se passer de sa mémoire: il se contentait de canevas nourris, et je crois qu'il n'a laissé, de ses nombreux discours, que des notes rapides.

Mais, en revanche, il a marqué d'une forte et ineffaçable empreinte les âmes qui se sont confiées à lui et qui l'ont choisi pour guide.

Ses qualités, comme directeur et confesseur, étaient éminentes. Ceux et celles qui ont vécu sous sa garde, et qui le pleurent avec nous, pourraient dire mieux que nous avec quelle sagesse il les conseillait, et de quelle forte bonté il les entourait. Ce n'est pas lui qui eût jamais poussé aux pratiques excessives d'une religion ou d'une dévotion mal entendue. Il était d'un sens trop droit et d'une raison trop ferme pour ne pas inculquer vigoureusement à ses fidèles la religion du devoir, l'usage sobre des sacrements, la sainte activité des œuvres de miséricorde et de charité. Comme il prêchait l'Evangile avec prédilection, il savait aussi, dans le secret des entretiens intimes, le faire pénétrer au plus profond de la conscience pour la conduite de toute la vie. Il a toujours eu la répulsion des pharisiens, les soi-disant saintes gens, et une sympathie ardente pour les publicains, les pauvres pécheurs. Envers eux, sa bonté devenait de la tendresse vive, et combien ont trouvé dans cette tendresse chaude la force de supporter leurs misères, de s'en affranchir peu à peu sous l'action suave de l'Esprit!

Ceux qu'il dirigeait devenaient vite ses amis, ses meilleurs amis, ses plus fidèles, ses plus dévoués. Il ne leur manquait jamais. Que de fois nous l'avons vu sacrifier tout pour être à son poste, au jour et à l'heure où son petit troupeau devait venir près de lui recevoir le conseil attendu, la parole nécessaire, la consolation espérée!

C'est par là que, complétant l'action publique de la prédication, il a exercé sur tant d'âmes un véritable et salutaire ascendant, et qu'il s'est montré jusqu'à la fin un ouvrier docile de Jésus-Christ, le Maître, le Consolateur, le Sauveur suprême des âmes.

En rendant au P. Millon ce témoignage véridique, en traçant ainsi de sa physionomie morale quelques traits rapides, je crois, mon Révérend et cher Père, répondre à l'affection de ses Frères, de ses pénitents et de ses amis. Quelque tristesse qu'on éprouve, en plein deuil, à parler des morts aimés, il se glisse en nous une consolation cachée. Peut-on parler d'eux sans les faire revivre, et cette évocation n'est-elle pas une douceur pour ceux qui la pratiquent et pour ceux qui en sont les témoins émus?

Je veux ajouter, à l'honneur de notre Frère, un détail très caractéristique de sa nature, détail bien connu de ceux qui, comme moi, ont été les compagnons de la première et de la dernière heure.

Sous des dehors robustes, le P. Millon n'avait qu'une santé chancelante. Il était condamné à des souffrances quotidiennes, plus ou moins vives, à des malaises répétés, à des lassitudes très fréquentes. Il s'en plaignait souvent à ses amis, mais sans permettre qu'on s'apitoyât sur sa douleur. Il aimait à soutenir et à protéger les autres, il n'aimait pas à être soutenu ni protégé: il avait la fierté de la force, et il vaquait bravement à son ministère. Le défaut d'équilibre dans sa santé ne lui permettait pas toujours la régularité extérieure édifiante de la vie commune; mais avec quelle énergie il se surmontait lui-même pour accomplir la vocation apostolique de prédicateur et de directeur d'âmes! Il a prouvé jusqu'au bout cette force d'endurance qu'un mal terrible et caché—le mal qui devait finalement l'abattre—n'a pas fait fléchir.

Malgré d'intolérables douleurs qui lui arrachaient à peine une plainte, il a continué de confesser, de prêcher dans cette petite chapelle de la rue du Bac où, jusqu'au dernier jour, il a attiré l'auditoire choisi qui l'escortait partout avec tant de fidélité.

Et quand, brisé enfin, il a rendu les armes, avec quel calme ne s'est-il pas livré à la main habile qui l'eût sauvé si notre cher malade eût pu être sauvé. La perspective de la mort prochaine n'a point altéré sa sérénité, et jusqu'à l'heure proche de l'agonie, où son esprit se voila, il s'est montré doux et résolu. Je n'oublierai jamais le dernier regard qu'il attacha sur moi, au moment où je lui faisais les suprêmes onctions, et le signe de tête souriant avec lequel il me répondit, lorsque je lui demandai de s'unir à nos dernières prières..

Ce regard et ce signe m'ont livré toute son âme, telle que je l'avais connue, pleine de foi, de bonté et de force, dégagée, aux approches de la mort, de toutes les misères de cette terre, et se recuillant dans le Dieu Sauveur, qui l'appelait, et auprès de qui elle est allée.

Repose désormais, ô frère, ô ami, dans le Christ dont tu as été l'apôtre; nous prions pour toi; mais, toi surtout, veille et prie pour le petit troupeau d'élite que tu conduisais et qui te pleure; veille et prie pour tes frères d'armes qui luttent encore; aide-les, avec la phalange invisible de nos saints, à laquelle tu appartiens désormais, aide-les à livrer les bons combats de la vertu et à gagner les batailles de l'Esprit....

Vous me pardonnerez, mon Très Révérend et cher Père, ce cri échappé à mon émotion. Ne l'avez-vous pas déjà jeté vers Dieu du même cœur et de la même âme? Et ne sais-je pas combien vous estimiez et aimiez le P. Millon, combien il vous estimait et vous aimait lui-même?

Nous nous retrouvons ainsi, là comme ailleurs, dans la communauté des mêmes sentiments. Heureux si, pour ma part, j'ai su les traduire, à votre prière, tels qu'ils palpitaient dans votre cœur fraternel.

FR. H. DIDON,
des Fr.-Pr.

Naissance de Michel-Ange.

C'est au château du petit bourg de Caprese, situé dans le diocèse d'Arezzo, en Toscane, au milieu des rochers de l'Apennin, et dont son père était momentanément podestat pour Florence, que vint au monde ce jour là Michelagnolo Buonarotti, destiné à être une des plus grandes gloires artistiques de l'Italie, tour à tour en même temps peintre, sculpteur, ingénieur, architecte, et poète à ses moments perdus.

Sa vocation pour l'art se révéla dès son enfance et fut invincible, les coups de son père et de ses oncles ne parvinrent pas à l'en détourner, et il fallut le laisser entrer à 13 ans dans l'atelier du peintre Florentin Chirlandojo qui consentit, contre tous les usages reçus, à le rétribuer immédiatement, ce qui prouve qu'il n'était déjà plus un débutant, comme il avait déjà l'humeur peu commode, il ne tarda à y recevoir d'un de ses camarades fatigué de son persiflage un coup de poing si violent qu'il lui brisa le nez et le défigura pour toute sa vie.

Son existence fut toute de travail; citer les fresques du plafond de la chapelle Sixtine et le *Jugement dernier* qui en fait le fond—le tombeau du Pape Jules II dont fait partie la célèbre statue de *Moïse*—le plan d'achévement de la basilique de Saint-Pierre avec sa coupole jetée dans les airs—c'est rappeler les plus beaux titres de sa gloire de peintre, de sculpteur et d'architecte, mais c'est ne citer qu'une bien faible partie de ses innombrables travaux. On est d'accord pour reconnaître qu'il fut le plus prodigieux tempérament de statuaire que le monde eût vu depuis Phidias.

Excellent pour les siens, généreux pour les pauvres, pieux et austère, Michel-Ange a démontré par son exemple, comme le dit son plus récent biographe, que pour atteindre les sommets du génie il n'est pas indispensable de manquer de sens commun, de manger son bien et celui des autres, de prendre la femme de son voisin ou d'abandonner la sienne, de passer des prodigalités aux misères, de vivre avec excentricité et sans souci des convenances communes, et que l'austérité, bien loin de l'affaiblir, anime l'inspiration; ce fut un chaste dans les mœurs duquel une souillure ni même une tache n'a jamais pu être relevée.

Un défaut toutefois jetait son ombre sur ses hautes qualités et il pesa sur toute l'existence du grand artiste, c'était son caractère sombre et frondeur, son esprit de critique acerbe, ses façons bourrues de sanglier, qui lui valurent tant d'inimitiés en dépit des trésors de bonté que son cœur renfermait. Aussi jamais ne fut plus mauvais courtisan; un jour se croyant frustré dans un réglement de compte, il accourt au Vatican, veut parler à Jules II dont l'humeur n'était pas plus patiente que la sienne et qui le fait jeter à la porte; rentré chez lui furieux, il écrit au Pape une lettre endiablée, vend ce qu'il possède et s'enfuit à Florence sans que courriers et messagers lancés après lui parviennent à le fléchir; le pape demande son extradition, il refuse d'obéir et songe à se refugier chez le Sultan: ce ne fut pas sans difficulté qu'on obtint qu'il irait à Bologne demander son pardon au pape qui le lui octroya en lui disant: "C'est donc à nous, maintenant, à venir te chercher!"

—"Cet homme est un terrible, disait Léon X, on ne saurait s'entendre avec lui"; et Clément VII son successeur ne se glissait qu'à la dérobée dans l'atelier où son peintre préféré entendait travailler toujours seul, et où l'artiste le voyant un jour entrer ainsi malgré sa défense, lui décocha du haut de l'échafaudage qui le cachait à ses regards une planche qui eût pu l'assommer.

Michel-Ange mourut à Rome le 18 février 1564, touchant à ses 89 ans et comme pour ramasser le sceptre de l'art tombé de sa main, Shakspeare vint au monde la même année.

Le bien que l'on a dit des femmes.

Fontenelle a dit avant Alphonse Karr: "Je ne décide point quel est le premier mérite d'une femme, mais, dans l'usage ordinaire, la première question que l'on fait sur une femme que l'on ne connaît point c'est:

Est-elle belle?

La seconde:

A t-elle de l'esprit?

Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question?

Vous devinez quelle serait cette troisième question que l'on ne fait pas, ce serait:

A t-elle du cœur?

"Lorsqu'une femme sensible et dont l'âme est généreuse a pour un homme un véritable attachement, soit d'amour, soit d'amitié, elle sent en elle, dans toutes les relations qu'elle a avec lui, quelque tendre qu'il puisse être, une supériorité de sensation et de dévouement qui le rabaisserait, extrêmement à ses propres yeux s'il lui était possible de s'en faire une juste idée."

LA PRINCESSE DE SALM.

"Lorsque les femmes sont véritablement sensibles, elles l'emportent sur les hommes par une délicatesse dont ils ne sont pas susceptibles."

MADAME DE GENLIS.

MAINS CELÈBRES.

M. Duquesnel a dit en rendant compte de la reprise des *Danicheff* au théâtre de l'Odéon, à Paris, qu'il serait "amusant d'étudier et de connaître quelle part revient à chacun des collaborateurs dans la confection de l'œuvre." Nul mieux que lui ne saurait le faire, ayant été dans la confidence des auteurs en sa qualité de directeur de l'Odéon, et même, mieux que cela, ayant, comme il le dit lui-même, eu connaissance de la version primitive présentée à Dumas fils par M. de Corvin.

Il nous dirait ainsi de qui est la prophétie d'Anfissa, la tireuse de cartes:

—Tenez, madame la comtesse, j'avais raison: rien que de bonnes nouvelles, une lettre avec un grand cachet.... prolongation désirée, accordée.... distinction par un puissant personnage. Au retour, une belle, riche et très haute dame attend impatiemment notre roi de cœur, et ce sept me dit qu'elle ne partage pas votre avis sur le délai.... car cet as exprime de fort battements de cœur... succès.... et, ma foi, un très prochain mariage.... Veuillez couper.

Dumas n'attachait probablement à la cartomancie que la croyance relative et souriante qu'il est de bonne compagnie de montrer dans les salons où l'on se livre entre deux morceaux de musique au jeu, d'ailleurs attrayant, de la "réussite". Mais le maître croyait à la chiromancie.

Il fut l'ami, le disciple convaincu, et plus tard—disons-le—le protecteur de Desbarolles, comme il le fut de Mme de Thèbes, la chiromancienne à la mode dont la notoriété grandissante date d'une soirée intime que Dumas fils donna, il y a quelques années, dans son appartement de la rue Ampère, et à laquelle furent conviés quelques-uns des membres les plus distingués du monde scientifique, amis personnels du maître.

—Le jour où il m'a été permis d'examiner la main de Dumas, disait naguère Mme de Thèbes, j'ai cru à la chiromancie. Cette main fut pour moi le livre révélateur. Tout y était indiqué: la volonté, la force, la lutte, le succès.

Desbarolles qui a laissé sur la main de Dumas une étude approfondie, du plus curieux intérêt, ajoutait à ces traits caractéristiques d'autres traits d'ordre plus intime retrouvrés dans le délicieux portrait que l'auteur d'*Antony* a fait de son fils, traits parfaitement confirmés par les lignes de la main, à savoir que Dumas était en même temps: paresseux et actif, gourmand et sobre, prodigue, défiant et crédule, blasé et candide, insouciant et dévoué, la parole froide et la main prompte.

Cette étude valut au chiromancien des consultations célèbres, celle de Lamartine, celle de Victor Hugo, celle de M. de Lesseps, celle de Sarah Bernhardt. N'est-ce pas la grande tragédienne qui écrivait à Desbarolles:

"Mon cher Desbarolles,

"Voulez-vous me dire, m'expliquer ma nature? Voyez bien—pensez—dites et puissiez-vous me prédire: bonheur, gloire, richesses.

"Mille choses aimables de

SARAH BERNHARDT."

Et le chiromancien répliquait:

"Impénétrabilité excessive, inspiration, entrain, verve, confiance en soi sans bornes, diplomatie, *impénétrabilité surtout*. En résumé, c'est la paraphrase de votre fière devise: *Quand même!*"

Mme de Thèbes, elle, est allée plus loin, elle a interrogé des mains royales et princières et des mains de ministres. Ne confiait-elle pas, il y a deux ans, à un écrivain de la *Revue encyclopédique*, M. Julien Leclerc, l'analyse du caractère de M. Berthelot, le ministre des affaires étrangères en France? La main de M. Berthelot indique, paraît-il, *un manque de confiance en soi qui aurait pu embarasser la carrière, si une certaine foi dans les événements n'avait entretenu l'espoir et l'optimisme.* Cette consultation de l'ancien ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, aujourd'hui ministre des affaires étrangères, n'est-elle pas curieuse?

Voulez-vous avoir le caractère de M. Puvis de Chavannes par sa main? "Main saturnienne de poète, imagination et sentiment, intuition, patience et persévérance, indépendance et goût de la sollitude, rythme et éloquence, pas très grande confiance en soi."

Gyp? "Main mouvementée où tout se croise et s'entrecroise. Personne qui tient difficilement en place, confiance en soi, résolution prompte et imprudence, on se moque du qu'en dira-t-on, gaieté, gaminerie, faveur, protection, chance."

M. Zola? "Imagination dans l'observation, la volonté plus forte que la logique, lutte acharnée et rêve de gloire difficile à atteindre, ambition non satifaite, doute de lui, batailleur et intellectuel puissant, mais non calme dans la lutte ni sûr de lui."

Et enfin Réjane: "Mélange d'imagination et d'instinct pratique, ténacité, gaieté, exubérance. Main de danseuse ou de comédienne en tout cas; Vénus lui est tellement favorable qu'elle eût pu aussi faire de la musique."

Et comme dernier exemple, voulez-vous avoir la main de Got? Mais, ici, c'est Desbarolles qui donnera son avis:

"Dans le principe, Got a dû être défiant de lui-même. Avec l'étude opiniâtre, le talent est venu, avec le talent, la confiance en sa supériorité. Il y avait et il y a d'ailleurs chez lui, sang-froid, énergie et persévérance. A l'appui de ceci, je ferai remarquer que Got a les doigts lisses et carrés, la phalange de la logique longue, la phalange de la volonté courte."

Et maintenant, en opposition à ces mains d'hommes de talent et de femmes distinguées, voulez-vous une main de criminel? Prenons celle de Troppmann, par exemple. Ordinairement, et même toujours, chez les criminels, la main est, paraît-il, intérieurement creuse dans la partie supérieure, les monticules placés au-dessous, des doigts sont plats et même en retraite. Dans la main de Troppmann, l'orgueil et aussi l'amour de la propriété étaient assez développés. La fourberie, le mensonge et l'erreur étaient—dit Desbarolles—parfaitement indiqués. De plus, sa ligne de vie était creuse, ce qui signifie: brusquerie, brutalité. Il fut poussé au crime, comme on sait, par la vanité, le désir du confortable. Cette vanité était telle qu'il permit à Desbarolles de mouler sa main, afin de laisser de lui, disait-il, un souvenir....

Une autre main de criminel—très caractéristique—était, paraît-il, celle de Lacenaire. Maxime Du Camp l'a conservée pendant fort longtemps embaumée. L'a-t-il laissée à un musée d'anatomie, ou a-t-elle été acquise par un amateur de chiromancie? Il serait curieux de le savoir.

La chiromancie prend d'ailleurs faveur de jour en jour. Le temps n'est peut-être plus loin où beaucoup penseront comme Dumas, qui disait que la nature a mis à notre portée, sous notre main, c'est le cas de le dire, la connaissance des autres, et, ce qui vaut encore mieux, ce que cherchait la sagesse antique, la connaissance de nous-mêmes.

Féminisme.

Le mouvement féministe au Danemark:

On vient d'ouvrir, à Copenhague, un théâtre où tous les rôles et tous les emplois, sans exception, seront tenus par des femmes. Le personnel de l'orchestre également est féminin, de même que le directeur, le régisseur, appartiennent au beau sexe.

Marguerite Thorsoe, la célèbre anthoresse danoise, a écrit la pièce d'inauguration pour laquelle Emma Gad a composé un ballet.

On ne dit pas si les hommes seront admis....

PENSÉES.

Dans le mariage, chacun des conjoints connaît admirablement les devoirs de l'autre.

Il ne faut pas regretter les choses même les plus jolies, quand un peu de misère et de fatigue humaine disparaît avec elles.

Légende — Broderie naïve, bijou d'enfant, image d'un sou plus éclatante que les arcs-en-ciel.

Ce n'est plus la renommée qui distingue un homme, c'est la publicité.

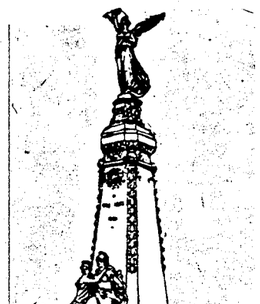
LE

MONUMENT DE NICE.

Le monument du centenaire de la réunion de Nice à la France, qui vient d'être inauguré et dont l'*Abeille* a entretenu ses lecteurs, est édifié face à la mer, sur les nouveaux jardins conquis par la couverture du Paillon, au commencement de la promenade des Anglais. Il se compose d'un soubassement orné de guirlandes de fleurs, buté de consoles décoratives et surmonté d'un groupe en marbre représentant Nice se jetant dans les bras de la France. La France, coiffée du casque gaulois, assise et la main gauche appuyée sur un faisceau de licteur, enlace de son bras droit la ville de Nice qui, de son côté, appuie ses deux mains sur les épaules de la France.

Au-dessus de ce soubassement s'élève une pyramide quadrangulaire ornée aux angles de feuilles de chêne. La pyramide est couronnée par un chapiteau supportant la statue en bronze de la Victoire ailée, la "Nikè" des anciens Grecs (victoire pacifique). Cette figure allégorique est tirée de l'étymologie du nom de Nice, qui fut appelée Nikè par les Phocéens, à la suite d'une victoire qu'ils obtinrent sur les Ligures dans les eaux de Nice.

Cette Victoire tient une amphore de sa main droite haut levée et verse l'ambroisie, symbolisant ainsi l'hospitalité que la ville offre aux étrangers de tous pays.



Les inscriptions sont les suivantes:

Côté ouest: "La ville de Nice, pour célébrer le centenaire de sa réunion à la France, a érigé ce monument, en témoignage de son attachement à la patrie, avec le concours du département et de la ville."

Côté est: "En présence de M. Félix Faure, président de la République française, le 4 mars 1896, a été inauguré ce monument voté par le conseil municipal, à l'unanimité, en sa séance du 18 juillet 1892. M. le comte Alziary de Malausséna étant maire et M. Henry préfet."

Deux dates sont inscrites sur le monument: *1793-1860* (1re et 2e annexion).

Ce monument, dont la hauteur totale est de 17 mètres, est le résultat d'un concours à deux degrés. Au premier degré, trois projets avaient été placés à mérite égal: ceux de MM. Lombart et Rodon; de MM. Brejendilhe et Damé; de MM. Febvre et Allar. Au second concours, ce dernier l'emporta.

La première pierre en fut posée le 14 juillet 1894.

Le statuaire, M. Allar, ancien prix de Rome, professeur à l'Ecole des beaux-arts de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, a obtenu la médaille d'honneur au Salon. Il est l'auteur de la statue de la Liberté qui s'élève à Toulon et de la fontaine Estrangin, à Marseille.

M. Jules Febvre, l'architecte, diplômé par le gouvernement, ancien élève médaillé de 1er classe de l'Ecole des beaux-arts, est tout jeune encore. Il a déjà exécuté d'importants travaux et est chargé de la façade de l'église du Port, qui s'élève sur la place Cassini, juste à l'endroit où M. Félix Faure a été reçu à son entrée à Nice.

L'ERREUR SENTIMENTALE.

I

Comme un soleil d'automne à travers de la pluie, ce roman bref d'étude bourgeoise, tout de nuances douces, indécises, éteintes, que j'ai cru lire naguère dans des yeux attristés, si beaux encore, hélas!....

Vieillir.... qui s'y résigne? Et avec quelle mélancolie — passé la trentième — compte-t-on les années! Homme ou femme, force ou beauté, ce qui s'en va nous déchire, et cependant l'heure présente est encore la meilleure, puisque "demain" sera "plus tard."

C'est à cela que songeait, dans son petit salon de province, mesquin et vieillot, celle que jadis on nommait, sans rivale, la "belle madame Mauberger."

Elle était née au Havre, y avait vécu, y vivait, et ses souvenirs d'enfant blonde et rieuse, de jeune fille éclatante et hautaine, de jeune femme subitement un peu triste tenaient tous dans cette ville active, balayée du grand vent des hautes mers, bercée de rumeurs infinies, assainie de sel et d'iodes marins et des exhalaisons de goudron envolées des grands navires; — vie monotone, sans doute, à elle-même semblable dans chacun de ses jours,—mystérieuse et dramatique pourtant, car dans toute existence humaine il est des points obscurs....

Elle avait quarante ans....

Dieu! que tout était loin!.....

Brusquement, en coup de vent, la porte s'ouvrit, et Henriette, sa fille, apparut en criant d'une voix gaie:

—Mère! mère! tout est prêt, la chambre bleue, la chambre rouge, et la *Bretagne* est signalée!

Derrière la jeune fille, entrant à son tour, le bon gros monsieur Mauberger, un télescope sous le bras.

—Les voilà! les voilà!

Et, tout ému, il ouvrait la fenêtre, détirait sa lunette et la braquait au large.

Le transatlantique la *Bretagne*, cheminées ronflantes, courait droit sur le Havre, dans des frangis d'écume.

—Les voilà!

Mauberger se retourna vers sa femme, les larmes dans les yeux. Elle était pâle et grave, mais souriait aussi, le regard fixe. Alors, malicieusement, penché sur elle, il murmura très-bas:

—Louise, les voilà! voilà ton amoureux!

Elle haussa les épaules et lui ferma la bouche de sa main frêle et blanche qu'il mordait dans un rire du plein de ses grosses lèvres; Henriette battit des mains, applaudissant à la vie, à sa propre jeunesse, au soleil, à la mer radieuse, à ces nouveaux amis qui lui venaient de l'autre bout du monde.

—J'y vais, dit Mauberger; je veux qu'au débarque ils me tombent dans les bras!

Et il sortit en hâte, enfonçant son chapeau.

II

La mère et l'enfant restaient seules. Henriette toujours penchée à la fenêtre, suivant d'un œil fidèle l'évolution lente et majestueuse du steamer par les flots vaincus. Louise, en arrière, repartie dans une vision coutumière, à présent contemplait sa fille.

En elle, elle revoyait, exacte, l'image de sa jeunesse, de ses dix-huit ans: même visage, même regard, même taille, même allure,

---

FEUILLETON.

CŒUR DE FEMME.

I

(*Suite et fin.*)

II

Après cinq ans, Germaine, qui n'avait pu jusque-là se résoudre à vendre le château de son mari, prit enfin la détermination de l'aliéner.

Elle avait chargé son notaire de faire dans ce but le nécessaire; mais celui-ci la pria instamment de venir une dernière fois dans son domaine, afin de l'autoriser à commander certaines grosses réparations qui devraient augmenter de beaucoup la valeur de l'immeuble.

Elle se décida donc à s'y rendre.

Elle descendit avec Arnold à la gare du village, par une après-midi de juin.

Elle avait emmené son fils pour mieux supporter les épreuves que devait nécessairement amener cette suprême visite; elle sentait qu'en ayant auprès d'elle cette épave de son bonheur, la seule qu'elle avait pu garder, elle subirait moins l'impression douloureuse que devaient faire naître en elle ces lieux témoins de la sombre tragédie qui avait mis le deuil sur sa vie.

Tout en parcourant le château, accompagnée de son notaire et d'un entrepreneur, elle contenait son émotion. Pâle, un peu nerveuse, elle se hâtait. Quand tout enfin fut terminé, disposant de quelques heures avant son départ, elle prit Arnold par la main et l'entraîna dans le parc; mais ce ne fut que pour le traverser, car chaque allée, chaque banc où jadis elle venait souvent rêver dans cette douce quiétude de l'âme que procure le bonheur, le petit étang, le pavillon, sur le bord de la Seine, tout cela lui rappelait son amour indignement trompé.

Et elle voulut fuir ce décor d'une vie qu'elle savait aujourd'hui fausse et mensongère.

Elle fit un grand détour pour ne pas revoir la place où elle avait rencontré la troupe de paysans rapportant le corps de son mari, où avait sonné pour elle la première minute d'une existence désormais brisée.

En sortant du domaine, elle s'était dirigée sur une hauteur, vers un petit bois où elle n'avait jamais été, et qui, au moins, ne lui rappellerait rien.

Mais l'impression de la visite lui restait, et, malgré elle, son esprit se reporta vers les jours dont l'évocation était encore si douloureuse, et sa blessure se rouvrit, saignant goutte à goutte.

III

Tandis qu'appuyée contre un tronc d'arbre elle était péniblement absorbée, Arnold s'était mis à courir autour d'elle dans le bois.

Près d'une heure s'était écoulée dans la solitude et le calme qui l'entouraient, lorsque, tout-à-coup, Germaine s'entendit appeler par son fils.

Effrayée à la pensée d'un danger qui pouvait le menacer, elle courut vivement du côté d'où était parti le cri.

Mais bientôt elle vit venir l'enfant à elle Il était sain et sauf. Mais, la prenant par la main, il la conduisit à travers les taillis sans répondre à ses questions.

Quand ils furent à la lisière du bois, l'enfant fit un geste du doigt.

Germaine, alors, aperçut une fillette gisant sur l'herbe, évanouie.

Elle s'élança vers la petite inconnue pour lui porter secours et, déjà, elle se penchait vers elle.

Soudain, elle se redressa.

A la vue de l'enfant, elle venait de ressentir une commotion qui la fit chanceler. Était-ce d'avoir aperçu à son front une blessure béante d'où le sang s'échappait? Non. C'était d'avoir regardé son visage qui offrait une ressemblance frappante avec celui d'Arnold.

Et, tout de suite, elle avait deviné qu'elle avait devant elle la fille de l'autre,—l'enfant des coupables.

Arnold l'avait rencontrée à la lisière du bois, et bien vite ils s'étaient mis à jouer ensemble. Et leurs jeux durèrent longtemps. Mais, tout à coup, la petite, dans sa course folle était tombée et son visage avait porté contre une pierre. Sous l'impression de la douleur, elle était restée comme évanouie. Alors, Arnold, effrayé, était allé chercher l'aide de sa mère.

C'était pour celle-ci un nouveau coup qui rouvrait plus douloureusement que jamais sa blessure; elle voyait surgir devant elle la preuve de la trahison, l'enfant qui semblait continuer la faute ancienne, qui symbolisait l'outrage et le prolongeait, qui empêchait l'oubli de se faire et la douleur de s'apaiser!

Et c'était son Arnold, son fils à elle, qui venait la lui montrer!

Il y avait là comme une insulte de la part du Destin, et elle se demandait pourquoi elle était ainsi frappée de nouveau!

IV

Germaine restait là, pâle, muette, la poitrine oppressée, se soutenant avec peine. Elle ne pouvait détacher son regard de cette délicate figure, un peu contractée par la souffrance. A la vue de ces traits qui lui rappelaient ceux de son mari, qui étaient ceux de son Arnold, une foule de pensées se pressaient dans son esprit, et son âme éclatait en proie à une émotion véritablement trop forte.

Cette enfant, depuis la catastrophe ancienne, avait été l'objet de sa haine; elle avait souhaité sa mort comme un acte de justice; dans ses douloureux retours vers le passé, dans ses rêveries d'avenir, toujours la pensée de cet être était venue ajouter à sa souffrance.

Et voici qu'elle était devant elle!

—Mère, dit Arnold, vois comme elle souffre!

Et, en effet, la fillette faisait entendre des gémissements.

—N'est-ce pas que tu ne la laisseras pas mourir? demanda doucement Arnold.

Que se passe-t-il soudainement dans l'âme de Germaine? Qui saurait le dire? Qui pourrait connaître les mystères du cœur?

Les paroles de son enfant rappelèrent Germaine au devoir.

Elle était femme, mais elle était mère aussi; son cœur était ulcéré, mais il était bon.

Après la première et pénible impression que la surprise avait produite, elle ne vit plus devant elle que la pauvre petite fille blessée, qui demandait des soins; elle oublia les traits accusateurs de ce visage, pour ne plus voir que son expression douloureuse de souffrance.

Et tandis que ses yeux se voilaient de larmes, elle examina la pauvrette. Au front saignait une blessure assez profonde. Germaine y mit aussitôt son mouchoir imbibé d'eau fraîche; puis, pensant que cette blessure pouvait être plus grave qu'elle ne le supposait; elle se dit qu'il lui fallait immédiatement porter l'enfant au château et faire appeler un médecin.

Alors, prenant délicatement la petite dans ses bras, et ordonnant à son fils de la suivre, Germaine se mit en route; mais, subitement, elle s'arrêta comme devant un danger placé sur sa route.

Elle venait de songer que, pour se rendre au château, elle devrait traverser tout le village. Et, alors, on la verrait avec cette enfant. Tout le passé allait revivre aux yeux des gens qu'elle rencontrerait.

Oh! cela, c'était trop!

Et elle résolut de déposer la blessée devant la première maison du village: d'autres lui donneraient bien, sans doute, les secours dont elle avait besoin!

Germaine s'était donc remise en marche, se hâtant malgré la fatigue qu'elle ressentait, lorsque, au détour de la route, elle aperçut une foule de villageois stationnant vis-à-vis de la maison vers laquelle elle se dirigeait.

De nouveau, elle s'arrêta.

Elle cherchait à deviner ce qui pouvait bien motiver ce rassemblement.

A ce moment, un paysan se détacha du groupe, se mit à marcher vers elle et, quand il fut tout près, lui expliqua qu'une vieille femme du pays, la pauvre mère Trocquet, qui avait quatre-vingt-cinq ans, s'était tuée en tombant de l'escalier de sa maison. Et tout le village était là, commentant ce malheur. C'est que la mère Trocquet était aimée, estimée de tous.

Donc, il était impossible à Germaine de ne pas traverser cette foule, d'éviter ce qu'elle redoutait tant.

Elle, l'épouse outragée, elle devrait passer dans le village en portant la fille de sa rivale!

Et elle se représentait la foule qui la regarderait, railleuse, ironique, méchante.

Quoi! n'avait-elle pas assez souffert en sachant qu'il existait un enfant de la faute passée? n'était-il pas horrible qu'un hasard cruel vînt conduire cette enfant sur sa route, la rapprocher du sien, réunir ces deux êtres qui auraient dû s'ignorer?

Les coupables, eux, étaient morts: ils n'avaient plus à souffrir! Elle, au contraire, devait connaître les jours douloureux. Et c'était elle, elle qui n'avait rien fait de mal, qui portait tout le poids du crime!

Elle qui ne vivait que par devoir, elle était écrasée par la souffrance infinie, terrible, injuste, tandis que les autres, en cherchant une tombe dans les flots, avaient échappé à toute peine.

Et comme s'il ne suffisait pas qu'elle eût au cœur un mal qui ne guérissait pas, il fallait encore que le Destin mauvais voulût que devant ceux qui connaissaient le sombre drame de jadis, elle parût tenant dans ses bras celle qui rappelait sa honte!

Tout son être frémissait à la pensée d'affronter les regards de la foule, ces sourires moqueurs, ces railleries à peine étouffées, qui allaient naître sur son passage.

Pourtant, sur son sein, l'enfant gémissait; elle semblait n'avoir qu'un reste de vie, et le linge qui entourait son front était tout ensanglanté.

Germaine hésita un instant.

Mais, une fois encore, la femme s'effaça devant la mère.

Et Germaine reprit sa marche, la tête haute, les yeux fixes devant elle, d'un pas ferme et sûr!

FEUILLETON.

Laquelle des deux?

LOUISE, 26 ans—ANNETTE, 19 ans.

Louise est entrée sans bruit dans la chambre d'Annette, et elle s'arrête, interdite, en voyant sa sœur tout en larmes.

Louise.—Qu'est ce que tu as? pourquoi pleures-tu?

Annette, très ennuyée d'être surprise. — Ça n'est rien....Là, c'est fini!

Louise.—Dis-moi pourquoi tu pleures, ma chérie.

Annette. — Je ne s